

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arrérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.

Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

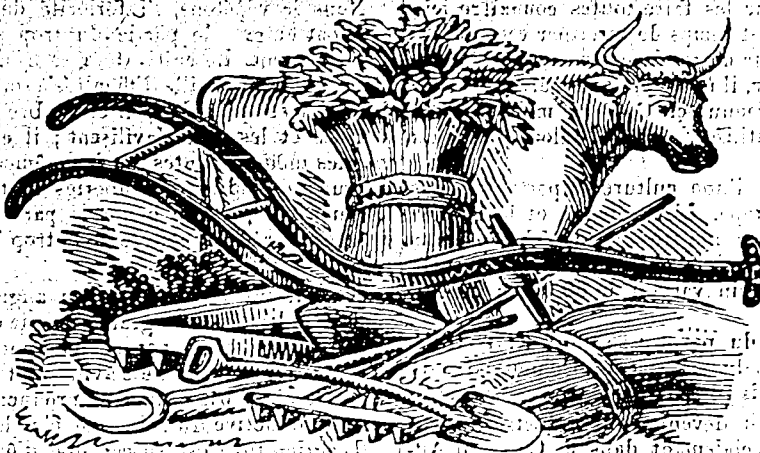
Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES

1ère insertion; 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

SOMMAIRE :

Causerie agricole : La situation (Suite et fin).

Revue de la Semaine : Les pèlerins français à Rome. — Le Maréchal MaMahon nommé Président de la République. — Arrivée du corps de Sir George E. Cartier.

Sujets divers : L'industrie du sucre de betterave dans la Province de Québec. — Patates et pois unis. — Les fumiers exposés au soleil. — La femme en agriculture. — Faut-il arroser les fraisières. — Fourrages rouillés. — Patates, maladie, guérison. — Destruction des limaces. — Un cheval couronné; moyen de le guérir.

Petite chronique : Réunion du Conseil d'agriculture. — Une fromagerie à l'Assomption.

Recettes : Pour obtenir de belles fraises. — Méthode pour coller les papiers teints (tapiasseries) et détruire en même temps les punaises.

CAUSERIE AGRICOLE

LA SITUATION.

(Suite.)

Dans certaines parties de la Province de Québec, à Hatley, à Coaticook et dans quelques autres paroisses environnantes, on récolte tous les ans, nous dit-on, d'assez grandes quantités de très-bon houblon. En outre, tout porte à croire que, dans beaucoup d'autres localités, placées plus au nord que les précédentes, on pourrait se livrer avec profit à la culture du houblon.

D'après les calculs faits par les producteurs Européens, le prix de revient du houblon est, dans les années ordinaires, de 16 centins la livre, et le prix de vente descend rarement au-dessous de 19 à 20 centins la livre; les bonnes récoltes se vendent même un prix beaucoup plus élevé; ainsi, à la Halle de Paris, pendant la semaine finissant le 15 mai dernier, le houblon de Bischwiller se vendait 35 centins la

livre, celui de Poperingue 22 centins, et celui de Nancy 24 centins.

Mais supposons que les prix du houblon ne dépassent pas 20 centins, le profit réalisé par le producteur est encore très-raisonnable; car il se trouve de 4 centins par livre. Or, le cultivateur peut compter sans imprudence sur un produit moyen de 800 livres par arpent; le profit net sera donc d'au moins \$32 par arpent, tous frais payés. Il est impossible d'obtenir de nos produits végétaux ordinaires des résultats aussi satisfaisants.

En outre, il a été constaté à plusieurs reprises que les houblons importés laissent souvent à désirer sous le rapport de la qualité. Les bons houblons possèdent une odeur particulière dont l'intensité est en rapport direct avec la qualité du produit; c'est-à-dire que plus l'odeur du houblon est forte, meilleure est sa qualité. Cette odeur est répandue par une huile essentielle, contenue dans les têtes ou cônes, qui s'épaissit, se solidifie au contact de l'atmosphère. Dans cet état, l'huile essentielle est insoluble dans l'eau et devient impropre à la fabrication de la bière. Aussi les houblons perdent-ils de leur valeur à mesure qu'ils vieillissent.

Les houblons importés, ne pouvant être livrés à la consommation que longtemps après leur récolte, ont nécessairement perdu beaucoup de leur valeur lorsqu'ils nous arrivent; tandis que ceux produits dans le pays pourraient être livrés aux acheteurs aussitôt après la récolte, c'est-à-dire à une époque où ils possèdent encore toutes leurs précieuses qualités.

En donnant donc plus d'extension à cette culture, le producteur aussi bien que le consommateur y trouverait de très-grands avantages. Le premier obtiendrait pour les produits de sa terre un marché nouveau, agrandirait le cercle de ses affaires commerciales et pourrait mieux satisfaire aux exigences du climat et de la diversité des sols; tandis que le second recevrait du vendeur une denrée de

première qualité, débarrassée d'une grande partie des frais de transport.

On pourrait encore introduire dans notre système agricole un grand nombre d'autres plantes industrielles, avec tout autant d'avantages que celles dont nous venons de parler. Nous voudrions pouvoir les faire toutes connaître ici; mais il nous semble qu'il est temps de terminer ces articles peut-être déjà trop longs sur notre situation agricole.

Cependant, avant de finir, il nous sera bien permis de dire un mot d'une plante bien connue en Canada, mais que l'on n'a pas encore cherché à utiliser. Nous voulons parler du pavot.

Cette plante fait l'objet d'une culture importante dans plusieurs contrées de l'Europe. L'Allemagne et la France surtout cultivent le pavot sur une très-grande échelle. Dans cette dernière contrée, on emploie chaque année pour cette culture une étendue de terrain variant de 60,000 à 70,000 arpents.

De l'Europe, la culture du pavot passa aux Etats-Unis. A ce sujet nous extrayons du rapport du Commissaire de l'Agriculture des Etats-Unis pour 1870, le passage suivant :

" La culture du pavot est devenue une industrie importante dans le Vermont, spécialement dans le Comté d'Addison, sur le Lac Champlain. M. Robbins de Hancock a cultivé le pavot pendant plusieurs années, et des spécimens de son opium ont rendu 15 $\frac{1}{2}$ pour cent de morphine. Il y a deux ans, M. Monkton, résidant près du village de Middlebury, a récolté de l'opium pour la valeur de \$3,000. M. W. C. Wilson, de Monkton Ridge, l'a également cultivé pendant cinq ans et en a retiré un profit très-élevé. Sur une ferme de East Middlebury on a consacré plusieurs arpents à cette culture et l'industrie du pavot s'étend graduellement dans toute cette partie de l'Etat du Vermont.

Dans beaucoup d'autres Etats, entre autres dans ceux de New-York, de Pennsylvanie, de Connecticut et de Californie de nombreux essais ont été faits et ils ont tous été couronnés de succès.

Les excellents résultats obtenus dans le Vermont, dont le climat ressemble beaucoup à celui de plusieurs localités de la Province de Québec, nous portent à croire que cette culture réussirait tout aussi bien en Canada qu'aux Etats-Unis.

D'ailleurs, il est parfaitement constaté que le pavot, quoique originaire des pays chauds, donne ses meilleurs produits sous les climats tempérés et que son rendement en opium est d'autant plus faible que la température est plus haute.

On extrait du pavot deux genres de produits d'un prix très-élevé. En incisant légèrement les capsules qui succèdent aux fleurs, pendant qu'elles sont encore vertes et juteuses, on obtient de l'opium d'excellente qualité. En outre, les graines mûres contiennent 43 pour 100 d'huile; mais dans la pratique, l'imperfection des procédés d'extraction ne permet pas d'en recueillir plus de 30 pour 100. C'est encore plus que la meilleure graine de lin. Cette huile est blanche, douce, saine, et d'une saveur agréable. Sous le rapport de la qualité, elle vient immédiatement après la meilleure huile d'olive, avec laquelle elle est souvent mélangée dans le commerce.

Quant aux profits nets que peut donner cette culture nous nous contenterons de rapporter ici les paroles d'un producteur de pavot, de l'Etat de New-York : " Je puis obtenir plus, dit-il, d'un arpent de terre semé en pavot que de trois arpents couverts de toute autre récolte. Un homme peu fortuné, qui cultiverait le pavot avec habileté et persévérance ferait bientôt une petite fortune. Il est vrai que les travaux de culture pour le pavot sont assez longs; mais ils ne sont

pas fatigants; un jeune garçon peut entretenir facilement un quart d'arpent. "

Enfin, après l'extraction de l'huile, le pavot laisse des résidus, analogues au pain de lin, très-estimés pour la fumure des terres et l'engraissement du bétail.

Nous le répétons, l'infériorité de la culture canadienne provient en grande partie du trop petit nombre de plantes qui y entrent. Le cultivateur se trouve ainsi dans un cercle vicieux d'où il a mille difficultés à sortir. Impossible pour lui de varier ses produits; il encombre les marchés des mêmes denrées et les prix s'avilissent; il est toujours forcé de semer les mêmes plantes sur les mêmes champs et la terre se fatigue; quand les intempéries font manquer une récolte, la perte est presque générale par tout le pays, parce que cette seule récolte couvre une trop grande étendue de terrain.

En variant les cultures, en augmentant le nombre des plantes cultivées, une grande partie de ses inconvénients disparaîtraient comme par enchantement: les ventes seraient plus faciles, les prix ne s'aviliraient pas, les intempéries ne diminueraient pas autant la production générale et la puissance productive du sol serait plus longtemps conservée.

L'agriculture est susceptible d'être améliorée autant et plus même que les autres industries. Entre les mains de cultivateurs intelligents et instruits, la production du sol peut doubler, tripler, quadrupler. Malheureusement on a cru que la terre était fatalement vouée à l'appauvrissement et que rien ne pouvait l'en empêcher. On a vu les récoltes diminuer rapidement et l'on n'a pas essayé d'arrêter cette décroissance. Maintenant les fils vivent misérablement sur les terres où leurs pères s'étaient enrichis.

Il est temps que cet état de chose cesse; que les hommes de progrès, que les capitalistes amis de l'agriculture unissent leurs efforts pour combattre la routine qui nous pousse à la ruine. Les esprits sont admirablement disposés à entrer dans la voie nouvelle, dans la voie des améliorations. Que l'industrie offre à l'agriculture des débouchés sûrs et l'agriculture produira abondamment les matières premières susceptibles de prospérer sous notre climat. Que l'on demande à l'agriculture des betteraves, du lin, du chanvre, du houblon, etc., qu'on accorde à ces matières des prix rémunérateurs et l'agriculture s'empressera de les produire. Le cultivateur canadien n'est pas plus ennemi de son profit qu'aucun autre; mais il ne veut pas produire sans avoir l'espérance de vendre. Il ne demande que des débouchés, qu'on les lui offre et il saura bien les utiliser.

Mais le trop petit nombre des plantes cultivées en grand, n'est pas la seule cause de l'infériorité de l'agriculture canadienne. Il en est une autre très-importante, mais qui est passée presque inaperçue jusqu'à ce jour: c'est l'utilisation incomplète des produits récoltés sur nos terres. Nos grains, nos patates, nos racines alimentaires ne se vendent pas, si ce n'est autour des grands centres de population.

Dans la situation actuelle du commerce international, avec les communications faciles dont nous disposons, les produits étrangers font une rude concurrence aux nôtres; ils inondent réellement nos marchés et de là naît l'avilissement des prix partout où les transports sont peu coûteux. Souvent le cultivateur canadien est forcé de vendre ses produits plus bas que le prix de revient. C'est ainsi que nous voyons l'avoine se vendre 33 centins le minot, l'orge 45 à 50 centins, les pois 60, les patates 20 à l'automne et 30 au printemps. Ces ventes sont réellement ruineuses et toute industrie, autre que l'agriculture, qui ferait un tel commerce serait réduite à la banqueroute au bout d'une couple

d'années. L'agriculture résiste cependant; mais ses profits décroissent et ses souffrances augmentent.

Si l'on comptait tous les frais de culture de la plupart de nos plantes cultivées, on verrait que les profits nets obtenus de ces plantes sont bien faibles. Prenons la patate pour exemple, en calculant toutes les dépenses de production, labours, hersages, plantation, prix des tubercules plantés et du fumier employé, sarclages, rechaussages, arrachage, emmagasinage, charroyage, rente de la terre, intérêt des capitaux engagés, nous avons une dépense totale d'environ \$36 par arpent. Le produit de cet arpent dépasse rarement 200 minots de tubercules et assez souvent il n'atteint pas ce chiffre, le prix de revient de la récolte est donc de 18 centins par minot. Or, le prix de vente dans plusieurs paroisses du bas du fleuve l'automne dernière ne s'est pas élevé au-dessus de 20 centins et actuellement il n'est encore que de 30 centins. Le profit net n'a donc été que de 2 centins par minot ou \$4.00 par arpent. Est-ce là une spéculation avantageuse? Evidemment non.

Plusieurs contrées de l'Europe se sont trouvées dans la même situation où nous sommes actuellement; elles ont souffert comme nous souffrons. Mais elles ne se sont pas laissées abattre par cette dépression dans les prix de vente; elles ont cherché, au contraire, à utiliser leurs produits autrement que par la vente en nature, elles ont cherché à les transformer en denrée commerciale d'une plus haute valeur.

C'est alors que se sont élevées les amidonneries pour l'utilisation des grains et la féculeries pour celle des patates. Aujourd'hui plusieurs parties de la Belgique et de la France possèdent de nombreuses féculeries et amidonneries annexées aux fermes d'une certaine étendue et qui utilisent les produits envariés aussi bien que les produits sains. Généralement les féculeries paient les patates 30 centins le minot et donnent en sus 34 pour cent de pulpes excellentes pour la nourriture du bétail.

Ces industries ont été une véritable fortune pour l'agriculture belge et française et nul doute qu'elles auraient des résultats aussi avantageux pour nous. Nous osons dire même que nous en retirerions plus de profits en raison du bas prix de la main-d'œuvre en hiver.

Notre situation n'est donc pas désespérée, elle demande de l'intelligence, de l'activité; mais elle peut encore devenir florissante si nous nous mettons franchement à l'œuvre en utilisant convenablement les circonstances où nous nous trouvons.

REVUE DE LA SEMAINE

Le 5 mai dernier un grand et beau spectacle se passait au Vatican, aux pieds du Souverain Pontife. Plus de cent pèlerins, l'élite de la société française, appartenant à l'œuvre des pèlerinages, s'empresaient autour du Père commun des fidèles et, tout en lui donnant des témoignages de leur amour, de leur respect et de leur dévouement, le conjuraient de les bénir.

M. le vicomte de Damas, président de l'œuvre, donna, au nom de l'assistance, lecture d'une des plus nobles adresses qui aient jamais été présentées au Souverain Pontife.

"A la veille de reprendre nos pérégrinations pieuses, dit le noble orateur, nous venons peut-être recevoir la récompense avant le travail; mais nous venons surtout demander à notre Père conseil, force et bénédiction."

Plus loin, il ajouta: "Nous irons dans les sanctuaires de Jésus et de Marie, prier pour l'Eglise et pour la France; pour l'Eglise unie à son Chef infallible, et pour la France

humiliée, parce qu'elle n'a pas su épargner l'humiliation à son Père.

"Nos cœurs ont protesté déjà; ils protesteront avec plus d'énergie encore contre les attentats qui préparent à notre Père la douleur de voir souffrir sous ses yeux ses fils les plus dévoués, et faire le vide autour de lui après l'avoir condamné à la prison."

"Nous voulons, reprit-il, que notre pays retrouve le ori de son premier roi: "Ah! si j'eusse été avec mes Francs!" Ce ori, c'est le secret de notre mission et le secret de notre salut.

"Oui, si la France eût été là, Rome n'aurait pas été violée. Si la France eût été là, Rome n'aurait qu'un roi, et nous n'aurions pas à visiter notre Père captif. Si la France eût voulu être là, elle serait encore la France, et Pie IX trouverait un appui fidèle pour renverser le grand ennemi du Christ dans les temps modernes, la Révolution, comme son grand patron a trouvé un vaillant cœur et une vaillante épée pour vaincre le grand ennemi des temps anciens, le mahométisme.

"Nous n'avons qu'un but, qu'une ambition dans nos pèlerinages: rendre à notre patrie sa mission; à l'Eglise sa Fille aînée; au Pape, son défenseur.

Enfin, il termina cette belle adresse, par ce ori du cœur: "Bénissez vos enfants, bénissez notre pauvre pays; bénissez notre pacifique croisade, et, forts de cette bénédiction, nous sommes sûrs du triomphe. Notre-Dame Auxiliatrice a accordé la victoire à son serviteur Pie V. Marie Immaculée ne la refusera pas à son serviteur Pie IX. Vive Pie IX."

Rien ne saurait rendre l'enthousiasme avec laquelle l'assistance répondit à ce dernier ori d'amour. C'étaient des pleurs, des sanglots, des exclamations émues auxquelles le cœur paternel de Pie IX ne put résister. D'une voix tremblante d'émotion, mais forte et pleine de vie. Il répondit par le discours suivant:

"La France m'a toujours et en toutes circonstances donné des gages d'amour et m'en donne encore à présent; ce qui me prouve de plus en plus que certaines paroles sorties de la bouche infallible de Jésus-Christ, et que l'Eglise nous met en ces jours sous les yeux, peuvent bien s'appliquer à la France: *Modicum et non videbitis me*. Vous ne me verrez pas pendant un certain temps, mais je me manifesterai de nouveau, *iterum modicum et videbitis me*. Je me manifesterai de nouveau à cette grande et catholique nation.

"Son éloignement temporaire était peut-être nécessaire pour faire naître dans un grand nombre de cœurs le fervent désir de le revoir, et parce que tout le monde n'a pas fait son devoir en ces derniers temps. Des doctrines fausses, des hommes appartenant à la secte infernale, des mœurs corrompues, des incrédules de toute sorte ont fait irruption sur tous les points de ce grand et noble pays.

"Un très-grand nombre d'hommes ont suivi le courant; mais il en est aussi plusieurs qui ont reculé d'épouvante et qui, après s'être recueillis en eux-mêmes, ont recouru à Dieu. Les Pasteurs ont parlé et ont prié entre le vestibule et l'autel; les chastes épouses de Jésus-Christ, prosternées à ses pieds, ont versé des larmes et, faisant violence à son cœur, elles ont demandé que la lumière se fit pour ceux qui, par ignorance ou par malice, gisent dans les ténèbres et les ombres de la mort, et qu'au milieu de l'obscurité une étincelle de foi se montrât à eux tous, mais spécialement à ceux auxquels on peut appliquer ces paroles: *Video meliora proboque, deteriora sequor*. A ces prières se sont jointes celles d'un grand nombre de bons chrétiens et de pieuses mères de famille, et surtout celles de la phalange de jeunes gens d'é-

lito qui, mettant sous les pieds tout respect humain, n'ont voulu rechercher que le bien et, le front levé, se sont courageusement déclarés chrétiens.

« Eh bien ! les pèlerinages, les prières, la fréquence des sacrements, la bonne volonté qui se manifeste en France sont un gage, une preuve que Notre-Seigneur se manifestera de nouveau à la France : *Modicum et videbitis me.* »

« Oh ! puisse-t-il, en se manifestant à ce pays de prédilection, lui apporter le salut qu'il apporta aux apôtres : *Pax vobis.* Qu'il nous donne à tous cette paix qui accompagne les enfants de Dieu, même au milieu des tribulations et des combats auxquels ils sont condamnés ; cette paix qui, en nous conservant notre liberté d'esprit, même au milieu des circonstances les plus difficiles, nous porte à agir avec fermeté, quoique sans précipitation, et à marcher dans la voie qui conduit à la vie.

« Puisque l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire d'un saint qui a illustré par ses vertus cette chaire apostolique, prions-le de nous obtenir de Dieu, par l'entremise de la Reine des anges, de cette Reine qui a écrasé la tête du serpent infernal, qui a vaincu les hérésies et qui a obtenu pour ce grand Pontife la victoire sur le peuple mahométan, prions-le de nous obtenir la victoire sur les ennemis actuels de l'Eglise (ce ne sont pas des Turcs ; pour leur confusion ils sont chrétiens), afin qu'un jour nous puissions leur appliquer ces paroles : *Vidi impium superexaltatum ; transivi, et ecce non erat.* »

« Mais pour combattre il faut du courage, pour vaincre il faut de la constance, et pour triompher il faut de la modestie ; prions donc aussi Pie Ier, qui scella sa foi de son sang en mourant en holocauste pour la vérité, de nous obtenir le courage et la constance nécessaires pour combattre, afin que nous puissions obtenir le triomphe désiré et passer des jours de paix dans la pratique des vertus chrétiennes.

« Il n'est, hélas ! que trop vrai, un grand nombre de royaumes sont en proie au désordre. Ici on combat contre son Eglise et contre ses ministres ; ailleurs on combat avec plus de cynisme, mais toujours pour, atteindre le même but, qui est d'étouffer le bien. Pour surcroît de malheur, on considère d'un œil indifférent l'Eglise catholique, même lorsqu'on devrait agir pour les écarter ou au moins les diminuer, comme la conscience et l'honneur le demandent aux puissants de la terre, à ceux qui ont le devoir de conserver la paix dans le monde. Mais il n'en n'est pas moins vrai que nous devons agir avec courage, sans craindre ni la tyrannie, ni la mauvaise foi, ni la tromperie, ni l'impiété, ni l'hérésie, parce que Dieu est avec nous, et si Dieu est avec nous qui sera contre nous ? *si Deus pro nobis, quis contra me ?* »

« En attendant, je vous bénis, vous et vos familles, je bénis l'épiscopat, le clergé et la France tout entière, même cette partie de la France qui fait peu de cas de la bénédiction apostolique. Oui, que cette bénédiction descende aussi sur cette partie non choisie de la France, et qu'elle soit la lumière qui l'éclaire et l'excite à faire le bien, ou la flamme qui la détruit, *quod Deus avertat !* (que Dieu détourne ce malheur !) Quant à nous, demeurons inébranlables dans la confiance, et ne perdons pas courage, car Dieu est avec nous. »

Pendant ce discours les larmes se mêlaient à la voix du Souverain Pontife et en se retirant les pèlerins se disaient entre eux : « Vraiment notre Saint-Père est inspiré ; c'est Dieu qui a parlé par sa bouche. »

Puis, Pie IX, remarquant les larmes abondantes que versaient les pieux pèlerins, leur dit : « Oui, nous pleurons ; mais ces larmes viennent de la faiblesse humaine, et elles

seront changées en joies célestes et éternelles. »

— Dans notre dernière revue, nous avons annoncé la chute de M. Thiers, et l'élevation du Maréchal MacMahon à la Présidence de la République.

Depuis, de nouvelles dépêches nous annoncent que le nouveau Président travaille avec ardeur à faire disparaître les germes de désorganisation semés à pleine main par M. Thiers.

Dans un premier message adressé à l'Assemblée Nationale, le maréchal fait connaître la politique qu'il entend suivre. Il déclare qu'il ne tentera pas de rétablir le gouvernement personnel tombé avec M. Thiers, qu'il exécutera scrupuleusement les désirs de l'Assemblée Nationale. Il désire avant tout la libération du territoire, le rétablissement de l'ordre et de concert avec l'Assemblée il espère accomplir ces deux grands projets.

Il suivra la politique étrangère de son prédécesseur. Il veut le maintien de la paix et la réorganisation de l'armée afin de pouvoir faire reconquérir à la France son rang parmi les nations.

Sa politique intérieure sera conservatrice. Toute l'administration sera composée d'hommes pénétrés de l'esprit conservateur et les employés publics devront respecter la loi. Il défendra le pays contre les factions et, sentinelle vigilante, il veillera à ce que la volonté de l'Assemblée soit obéie dans son intégrité.

Le Président MacMahon s'est également adressé aux Préfets : « Les lois, dit-il, les règlements et les institutions actuelles ne subiront aucun changement immédiat. Je me repose sur vous, je compte sur votre vigilance et sur votre concours patriotique pour le maintien de l'ordre matériel.

Ces franches déclarations apaisent rapidement les esprits, inspirent de la confiance à tous les intérêts et sont une sauve-garde contre les entreprises des fauteurs de désordre.

D'un autre côté, le nouveau Président a su s'entourer d'hommes depuis longtemps connus par leurs hautes capacités et leurs convictions conservatrices. Aussi le nouveau cabinet inspire-t-il la plus entière confiance.

Les différents postes sont occupés par M. le duc de Broglie comme ministre des affaires étrangères ; M. Ernoul, ministre de la Justice ; M. de Boulé, ministre de l'intérieur ; M. Magne, ministre des finances ; M. de Bareuil, ministre de la guerre ; l'amiral Harnois, ministre de la marine ; M. Batbie, ministre de l'instruction publique et des Cultes ; M. de Saligny, ministre des travaux publics et M. de la Boullerie, ministre de l'Agriculture et du Commerce.

Ces noms représentent les personnalités les plus brillantes appartenant aux trois partis monarchiques de la France. Dans la situation impossible où les avaient poussés la politique de M. Thiers, tous les conservateurs sans distinction de partis, se sont unis pour travailler en commun pour le triomphe du bien et l'honneur de la patrie.

Malheureusement il apparaît un nuage à l'horizon. Si nous en croyons certaines dépêches télégraphiques, les Orléanistes seraient fort mécontents de la tournure qu'ont prise les choses et ils travaillent à jeter la division dans le camp des conservateurs. S'ils réussissaient ce serait la mort de la monarchie, car des divisions des partis de l'ordre naîtra nécessairement la force des communaux et la France retombera dans l'anarchie.

Les chefs orléanistes auraient, dit-on, fait des avances à la fraction dite *centre-gauche*, mais ces avances ont été repoussées. C'est ce que le *centre-gauche* devait faire, mais nous craignons qu'il ne faiblisse, qu'il ne se laisse gagner par ses tentateurs et qu'une nouvelle crise ne vienne faire écrouler

ce que MacMahon a si bien commencé.

En attendant, les légitimistes et les bonapartistes se tiennent comme un seul homme, leurs rangs sont serrés et complets. C'est ainsi qu'ils iront devant le peuple, choisissant les candidats conservateurs dans tous les départements et consolidant l'œuvre de la régénération. Nous faisons des vœux pour leur succès.

Quoiqu'il en soit, M. MacMahon s'est résolument mis à l'œuvre. Il vient de conclure des arrangements avec la Banque de France et celle-ci s'engage à fournir les fonds nécessaires pour le paiement de cette partie de l'indemnité de guerre qui resta encore due à la Prusse. C'est là un beau commencement de règne.

En outre plusieurs fonctionnaires publics appartenant au parti révolutionnaire, voyant la fin de leurs beaux jours, ont envoyé leur résignation qui a été acceptée. Parmi les noms des démissionnaires on cite celui de M. de Bonneville, ambassadeur à Vienne.

Enfin, comme nouvelle garantie des bonnes intentions du nouveau gouvernement, le général Lamirault vient d'être appelé au commandement de l'armée de Versailles. Depuis la défaite des Communeux et la prise de Paris par les troupes du gouvernement, le général Lamirault occupait le poste important de gouverneur militaire de Paris. Son énergie et sa haute prudence réussissent à tranquilliser les esprits. Les pétroleurs vaincus, mais non découragés, se promettaient bien d'exécuter en détail ce qu'ils ne pouvaient faire en grand, et ils l'auraient fait comme ils le disaient sans l'activité et la fermeté du général Lamirault. Il sut déjouer tous leurs projets incendiaires et rendre Paris habitable pour les honnêtes gens. Ne nous étonnons donc pas si ce choix rencontre l'approbation de tout ce que la France compte de respectable.

Un des plus violents persécuteurs de la Papauté, un de ces politiques italiens qui ont le plus contribué à l'usurpation des domaines de l'Eglise, à la spoliation des ordres religieux et qui ont poussé l'Italie dans les bras de la Révolution, M. Urbain Ratazzi enfin, vient de mourir presque subitement à Frosinone. Cette mort a, orés, dit-on, une grande sensation à Rome. Nous le croyons sans peine et ceux qui ont aidé Ratazzi dans son œuvre abominable doivent trembler devant la justice divine lassée de leurs impiétés.

— Nous détachons ce qui suit d'une lettre privée reçue d'un de nos amis, M. Hubert Hébert, de St. Jean Port-Joly, contenant plusieurs informations qu'il a reçu par le télégraphe :

" Mon cher ami, — Le Prussien, à bord duquel était le corps de Sir G. E. Cartier, est passé à la Pointe-aux-Pères à dix heures dimanche matin et à sept heures du soir ici. Notre bon ouré, le Révd. M. Lagueux, a fait sonner les cloches, et les habitants du village assemblés en grand nombre ont salué son passage avec des pavillons de détresse et par plusieurs décharges de fusils.

" Le Steamor est arrivé à Québec à une heure lundi matin. A six heures de l'après-midi un libera solennel fut chanté à la cathédrale et une belle oraison funèbre fut prononcée par le Révd. M. Antoine Racine.

" Le Druid est parti le même soir pour Montréal, et ce matin, mardi, il est arrêté aux Trois-Rivières où il y a aussi un libera solennel et oraison funèbre à la cathédrale. "

L'industrie de la betterave

Les capitalistes canadiens comprennent donc enfin qu'il est temps d'abandonner les errements du passé, et qu'il faut

de toute nécessité doter notre pays d'industries agricoles capables d'ouvrir à la production de la terre des marchés nouveaux et sûrs.

Depuis plusieurs années, nous travaillons de toutes nos forces à promouvoir les grands intérêts de l'Agriculture. Dans plusieurs circonstances nous avons démontré la liaison intime qui existe entre l'exploitation du sol et les industries manufacturières, qui empruntent leurs matières premières à l'agriculture. Nous avons fait voir le beau rôle que jouent ces industries dans notre progrès général. Nous avons montré, la terre recouvrant son ancienne richesse et son ancienne force productive, les bestiaux mieux nourris et en plus grand nombre donnant des produits plus abondants en viande, en lait, en laine et surtout en fumier, en un mot, nous avons prévu un perfectionnement prochain et rapide dans toutes les branches de l'exploitation rurale.

De toutes les industries manufacturières, celle du sucre de betterave est bien certainement la plus capable d'amener ces précieux résultats. La betterave est une racine d'un rendement généralement assuré sous notre climat. Elle demande un sol riche, mais elle paie amplement les engrais qu'on lui donne. Les façons qu'elle exige sont nombreux il est vrai ; mais elle produit assez abondamment pour les payer au centuple et en outre, ces façons sont une occupation avantageuse pour les travailleurs dont nous disposons. La fabrication du sucre elle-même emploiera beaucoup de bras et sera une aide puissante dans la voie du progrès. La production du sol trouvera en elle un débouché certain et elle en recevra encore des résidus, des pulpes excellentes pour la nourriture du bétail.

Nous avons donc raison de nous réjouir de l'élan qui se manifeste parmi les capitalistes au sujet de l'industrie de la betterave et nous devons leur être reconnaissant des efforts qu'ils déploient pour assurer le succès de cette entreprise.

Honneur donc au Conseil d'Agriculture de cette Province pour la part active qu'il a prise dans cette œuvre nationale ! Honneur à M. G. H. Joly Président du Conseil pour l'activité qu'il a fait preuve ! Honneur à notre Législature qui a bien voulu faire une exemption de tous droits pendant dix ans en faveur du sucre de betterave fabriqué dans le pays !

Aujourd'hui, le travail a déjà reçu un bon commencement. Une société de capitalistes s'est organisée sous le nom de " Compagnie du sucre de betterave. " Il suffit de donner les noms des associés pour démontrer que sous le rapport de l'habileté et de la fortune l'entreprise est en bonne voie. En effet, des hommes comme MM. G. H. Joly, Andrew Allan, Juge Coursol, Hon. Starbuck, Alph. Boyer, P. B. Benoit, Siméon Lesage, J. R. Thibault, Amable Jodoin, doivent nous inspirer une entière confiance.

Il nous semble que nous sommes justifiable d'engager nos lecteurs à souscrire au fonds capital de la Compagnie. Le capital social est de \$300,000, et divisé en parts de \$50 chacune ; la première émission ne sera d'abord que de \$30,000.

Partie sous des auspices aussi favorables, ce serait un malheur public si cette industrie ne réussissait pas ; mais les populations de la Province de Québec seront plus sages, elles comprendront mieux leur intérêt et sauront profiter des avantages qui leur sont offerts.

Une seule chose nous inquiète : la Société a-t-elle amélioré les plans qui lui ont été soumis ? — Nous avons prouvé que ces plans sont defectueux sous plusieurs rapports, et qu'il est nécessaire de les corriger suivant les exigences de notre situation. Dans une industrie aussi nouvelle pour nous que l'est celle de la betterave, on ne doit négliger aucune

garantie de succès.

Pommes de terre et pois unis

Les journaux irlandais ont publié il y a quelque temps un phénomène de végétation aussi curieux qu'étrange et qui peut servir de point de départ à d'utiles recherches en matière de végétation.

Un enfant de Brien David, occupé à planter des pommes de terre, eut la fantaisie d'enfoncer un pois chiche dans un tubercule qu'il mettait en terre.

Le champ ayant été envahi par la maladie, le propriétaire ne fut pas médiocrement surpris en voyant une tige de pois couverte de cosses à la place d'une pomme de terre. Il fouilla la terre et y trouva au pied de cette tige de pois douze tubercules très-bien venants.

L'année suivante il planta un arc de pommes de terre contenant un pois de ce genre, et il obtint, comme dans le cas précédent, double récolte. Tous les voisins furent stupéfaits en voyant des tubercules de pommes de terre surmontés de fanees couvertes de pois.

Le docteur Liebig, l'éminent chimiste qui vient d'être enlevé à la science, expliquait les phénomènes de ce genre. — *Gazette des Campagnes* de Paris.

Les fumiers exposés au soleil

Les fumiers sont le plus souvent laissés exposés à ciel ouvert à toutes les intempéries du climat. Le soleil les dessèche, les pluies entraînent les parties les plus fertilisantes ; il arrive souvent qu'il ne reste plus au cultivateur, pour fumer ses terres, qu'un engrais sans force et sans aucune puissance végétative.

Cependant les avis, jusqu'à ce jour, n'ont pas manqué ; des preuves matérielles ont même été fournies ; en voici une de plus :

Dans une ferme, en Ecosse, lord Kiemaird a fait des expériences comparatives entre un fumier abrité et un autre qui avait été laissé sans abri ; il en est résulté que le fumier conservé à couvert a donné, en poids, un quart de plus de patates que celui qui avait été abandonné sans abri.

Il faut donc déposer les fumiers dans des fosses, et les recouvrir d'une toile ou d'un abri quelconque.

La femme en agriculture

C'est un fait connu, l'influence de la femme, à tous les degrés de l'échelle sociale, est très-grande. Un autre fait est également constant, c'est que cette influence est plus décisive en agriculture que dans aucune autre carrière, par suite du caractère même de cette profession. Dans la plupart des autres situations, en effet, la femme se borne à *conserver* ; ici, elle contribue à *produire*.

Ses attributions spéciales.—Non-seulement le ménage y est, toutes choses égales d'ailleurs, plus important qu'à la ville, parce que le personnel à gages est toujours et presque toujours nourri à la ferme, mais il y a certaines branches, telles que le potager, la basse-cour, la laiterie, qui ne peuvent être exploitées que par la femme, et dont les résultats bons ou mauvais dépendent entièrement d'elle.

Son hostilité et ses luttes contre l'agriculture dans le haut et dans le bas.—Aussi est-ce avec un vif regret que je suis forcé de constater ici que, en ce pays, la femme s'est presque toujours montrée plutôt hostile que favorable, plutôt nuisible qu'utile à l'agriculture.

Femme d'un grand propriétaire, il est rare qu'elle n'entrave pas le désir de son mari de faire valoir, et s'il cultive, qu'elle ne le tourmente pas pour cesser. Fille d'un riche fermier, toutes ses aspirations sont pour la ville ; épouser un notaire,

un médecin, un marchand, lui paraît mille fois préférable que prendre un agriculteur, fût-il des plus distingués. Plus d'un jeune cultivateur s'est vu forcé de changer de carrière par suite de l'impossibilité de trouver à se marier convenablement. Mère de famille, elle est la première à détourner ses enfants de la profession de leur père.

Dans les rangs inférieurs, c'est elle qui engage son mari à ouvrir un petit commerce, à travailler dans les manufactures, à décharger les bâtiments, qui l'excite à acheter des terres plutôt que d'employer ses ressources à améliorer celles qu'il possède déjà. Enfin, partout, en haut comme en bas, on la voit l'ennemie des innovations.

Malgré la grandeur de l'intérêt en jeu, peut-être me serais-je abstenu de cette espèce de réquisitoire contre la plus belle moitié de mes compatriotes, si je ne croyais pouvoir en même temps indiquer les causes de ce travers et les moyens d'y porter remède.

Cause des répulsions.—*Etat de nos campagnes.*—La solitude lui pèse davantage ; les plaisirs bruyants du monde ont pour elle plus d'attrait, et cela seul suffirait pour expliquer sa répulsion pour la vie des champs.

Mais il y a d'autres causes encore, et celles-là dépendent de nous. Citons en première ligne, comme intéressant, non-seulement la grande, mais encore la petite culture, la disposition générale de nos fermes. Tandis que la grande ferme allemande est une manière de château ; que la ferme anglaise est un ravissant cottage tout entouré de verts gazons, de boulingins et de fleurs, la ferme française, petite ou grande, est une sale usine, une espèce de bouge planté au milieu des fumiers, à proximité des logements des animaux, où rien n'a été prévu, non-seulement pour l'agrément et le confort, mais même pour la salubrité des habitants. Or, c'est un fait constant que, dans les classes inférieures, la femme a, plus que l'homme, le sentiment du beau, le sentiment artistique. " J'aimerais l'agriculture, disait Mme de Staël, si elle ne sentait pas le fumier. "

Satisfaction à donner à la femme.—Cette pensée existe, quoique formulée de diverses manières, dans toutes les têtes féminines, en haut comme en bas de l'échelle sociale. Donnons donc satisfaction à la femme, sous ce rapport ; laissons là cette colossale maïserie qu'on appelle l'art pour l'art, et faisons de l'art là où il est utile.

Recherche des femmes pour se soustraire aux travaux pénibles de la terre.—Dans les classes inférieures, la nature est souvent l'excès du travail auquel les femmes sont obligées de s'astreindre les dégoûtent de la culture. De là leur empressement de venir servir à la ville, ou à prendre un travail industriel, ou, si elles sont mariées, à monter un petit commerce, à se faire couturières, etc.

Défaut d'instruction spéciale.—*Cause principale.*—Mais la principale cause, en haut comme en bas, c'est l'absence de toute instruction spéciale provenant du défaut d'enseignement professionnel, cause qui, dans les classes aisées, se complique encore de cette éducation anti-agricole que les jeunes filles reçoivent à plusieurs endroits.

" Toute jeune fille bien élevée, a dit un écrivain moderne (Alph. Karr) est prête à remplir convenablement les fonctions de femme d'un médecin, d'un notaire, d'un avocat, d'un négociant. Il n'en est pas de même des fonctions de la femme d'un agriculteur : pour les exercer, il faut avoir certaines connaissances. "

On fait beaucoup pour l'éducation agricole des jeunes gens. On n'a rien fait pour celle des filles. C'est s'arrêter à moitié chemin.

Choix par l'agriculteur d'une femme capable.—Ce qui précède démontre assez que l'agriculteur, dans le choix d'un système de culture, devra prendre en très-grande considération les talents, les connaissances, et surtout le caractère et les goûts de sa compagne. S'il est assez heureux pour posséder une femme active et intelligente, économe, connaissant bien les branches qui la concernent (volaille et laiterie), il pourra, dans quelque position qu'il soit, développer l'une ou l'autre de ces branches avec toutes chances de succès ; s'il est, au contraire, privé de cet avantage, il devra renoncer à toute spéculation exigeant le concours de la femme, lors même que les

circonstances locales leur seraient favorables.

L'habile fermière crée sa maison.—Je connais, dans un rayon de cinquante lieues, des fermes importantes où la basse-cour paie le loyer, et d'autres à côté où elle fournit à peine la consommation de la maison.

Nécessité d'une instruction professionnelle.—Je viens de vous signaler le mal et de vous en indiquer les causes. C'était en même temps indiquer les remèdes. Répandre le plus possible l'instruction professionnelle agricole parmi les jeunes filles de toutes classes destinées à vivre à la campagne, comme on le fait parmi les jeunes gens, ce serait évidemment s'attaquer à la principale de ces causes et arriver promptement à les détruire toutes.

Mais comment et par quels moyens ?

Pourrait-on appliquer à des jeunes filles le système d'enseignement professionnel adopté pour les jeunes gens, créer pour elles des établissements analogues aux écoles d'agriculture ?

C'est possible, c'est probable même. Seulement, il faudrait évidemment, ici, une organisation spéciale qui ne pourra résulter que d'essais et de tâtonnements plus ou moins longs. Dans tous les cas, il n'y a guère que le Gouvernement qui pourrait tenter une œuvre de ce genre, et malheureusement la situation actuelle est trop difficile pour qu'on ose lui demander autre chose qu'un concours moral.

Ce qui est possible.—Mais voici, je crois, ce qui, dès à présent, pourrait se faire : beaucoup d'institutions de jeunes filles sont fixées à la campagne, tant dans l'intérêt de la santé des pensionnaires que dans un intérêt d'économie. Pourquoi, dans ceux de ces établissements qui seraient en mesure de le faire, ne joindrait-on pas au jardin qui sert à la promenade et aux récréations un potager et un verger plus ou moins vastes qui, non-seulement fourniraient légumes et fruits à l'établissement, mais serviraient encore aux élèves d'école pratique pour la culture maraîchère et fruitière ? Pourquoi même n'irait-on pas plus loin et n'aurait-on pas deux ou trois vaches dont le lait, non consommé en nature, serait transformé en beurre et en fromages ? Cette organisation supposerait déjà la possession de quelques arpents de terres et de prés, en un mot, une petite ferme. Mais cela existe dans plusieurs établissements, surtout dans des établissements religieux. Je connais un établissement de ce genre qui produit tout le blé, le lait, le beurre, le fromage qui s'y consomment, et qui vend, chaque année, pour une somme assez ronde de fruits et de légumes.

Défaut de l'instruction à ce sujet.—Causes.—Il faut les combattre.—Eh bien, les jeunes filles qu'on y élève apprennent la littérature, l'histoire, la géographie, la musique, le dessin, la broderie, le piano, etc., mais aucune n'apprend comment on sème les légumes du potager, comment on plante, taille, greffe un pommier, comment on fait une omelette, comment on confectionne le beurre ou le fromage.

A une observation que je fis un jour, la femme très-distinguée et très-éclairée qui dirige ce pensionnat me répondit : Vous avez raison, Monsieur, mais vous ignorez probablement le grand obstacle. Ce que vous me conseillez, je l'ai fait au début. J'ai dû m'arrêter devant les réclamations très-vives des parents, qui me reprochaient d'élever leurs demoiselles comme si elles avaient été destinées à devenir plus tard filles de cultivateurs.

Vous le voyez, lecteurs, ce ne sont pas seulement les jeunes filles qu'il s'agit d'instruire, ce sont aussi et surtout les parents. Aussi je réclame votre aide, votre appui énergique, pour combattre ces ridicules préjugés, qui nuisent tant à notre agriculture.

La Française est la plus apte pour cette destinée.—La question intéresse notre pays plus qu'aucun autre, non-seulement parce que la femme exerce, ainsi que je l'ai dit, une influence plus grande qu'ailleurs, mais encore parce que quand elle consent à s'occuper d'agriculture, y réussit en général parfaitement. Seule, elle semble posséder cette énergie, cette décision de caractère, cette activité d'esprit et de corps qui sont si utiles pour la bonne direction d'un faire-valoir ; et, comme à ces qualités elle joint la promptitude, la justesse d'appréciation et cette finesse de tact qui est le propre de la femme, on comprend que, dans bien des circonstances, elle soit supérieure à

l'homme et obtienne des résultats auxquels nous ne pouvons pas toujours atteindre.

Ce n'est du reste qu'en ce pays où l'on voit des femmes diriger seules de grandes exploitations. Ce sont souvent des fermières qui, devenues veuves dans le cours d'un bail, n'ont pas hésité, pour éviter les désastreuses conséquences d'une liquidation, à se mettre au lieu et place de leurs maris, et, plus d'une fois, on les a vues rétablir la fortune compromise de la famille.

Exemple de coopération remarquable des femmes.—Il est peu d'entre vous, lecteurs, qui n'aient entendu parler d'une de ces agricultrices, et, dans bien des départements, on en cite qui ont marqué par leurs succès. Tout le monde se rappelle la belle création de la princesse Bacciochi, dans les landes de Bretagne. Il y a une vingtaine d'années, un jury spécial signalait, dans Maine-et-Loire, comme la plus digne de devenir le siège d'une ferme-école, une exploitation dirigée par une dame, et, en 1869, la prime d'honneur était décernée, dans le département de Vienne, à une propriétaire exploitant, Mme veuve Serph. Enfin, s'il m'est permis de citer un fait qui m'est personnel, je dirai que ce n'est que depuis que deux de mes filles se sont chargées de la direction de ma ferme de Lespinasse (Vienne), pendant mes longues absences, que ma culture me donne des résultats tout à fait satisfaisants, et cela malgré les terribles événements par lesquels nous avons passé.—MOLL.

Faut-il arroser les fraisiers ?

Les uns déclarent que les arrosements ne sont pas indispensables pendant la fructification et qu'ils sont nuisibles après la récolte des fruits ; les autres affirment qu'il faut largement arroser les fraisiers, pendant toute la durée de la végétation. Ces derniers semblent être dans la vérité : aux fraisiers, il faut beaucoup de fumier et beaucoup d'eau, c'est la loi commune à tous les végétaux, tous les faits viennent d'ailleurs à l'appui de cette opinion basée sur le sens commun. Il est certain que le fraisier des quatre saisons ne peut fructifier avec abondance qu'à la condition de recevoir de l'excellent engrais, bien soluble, et d'être arrosé fréquemment et copieusement pendant l'été, que, par le même moyen, on peut espérer d'obtenir de certaines variétés de fraises à gros fruits, une seconde récolte estivale ou automnale ; d'ailleurs, il n'y a aucun avantage à les laisser se flétrir après la récolte, et se dessécher complètement pendant les chaleurs.—Revue d'économie Rurale.

Fourrages rouillés

Les inondations récentes survenues dans plusieurs localités doivent aussi mettre les éleveurs en garde contre le danger résultant pour les fourrages. Quand les prés sont rouillés ou sablés par des inondations, il reste toujours plus ou moins de terre après chaque brin de foin ; cela offre des inconvénients pour les chevaux, qui en éprouvent le vertige en automne, des indigestions, des coliques en hiver et, au printemps, des maladies rebelles de la peau ; mais cela est très-dangereux pour les animaux ruminants : la terre reste dans la poche de l'estomac, et il en résulte ordinairement des maladies et souvent des épidémies, la fièvre charbonneuse, des avortements.

La meilleure manière de prévenir ce danger est de saler le foin quand on le met sur le fenil, le sel hâtant la digestion. C'est une pratique usitée depuis longtemps en Angleterre et en Suisse, quand on met le foin en meule. A cet effet, on commence, en rentrant le foin, par étendre une couche de 3 à 4 pouces sur le fenil, on sème du sel sur cette couche, comme du blé dans un champ, et l'on continue ainsi pour tous les tas de foin.

Une autre bonne précaution est d'intercaler, tous les 2 à 3 pieds une légère couche de paille, surtout si le foin n'est pas parfaitement sec. Le foin, en saut, imbibé cette paille de son arôme, et le bétail la mange aussi bien que le foin.

Patates.--Maladie.--Guérison

Un cultivateur de Fontenay, aux environs de Paris, vient de découvrir un procédé pour guérir la maladie des patates, que nous croyons devoir, dit la *Patrie*, porter à la connaissance des agronomes. Il consiste dans l'emploi de la *tannée*, résidu de l'écorce du tan que les tanneurs ôtent de leurs fosses lorsqu'il a perdu de son énergie.

Notre cultivateur recueille cette matière, qu'on rejette ordinairement, et en dépose une certaine quantité dans le tron qui reçoit la patate à l'époque des semences. Depuis trois ans qu'il fait cette expérience, elle lui a complètement réussi, et les tubercules qu'il a récoltés sont très-sains et dans un état parfait de conservation. Les années précédentes, sur les mêmes champs, les patates qu'il avaient semées par les procédés ordinaires étaient atteintes de la maladie.

Un grand nombre d'essais, qui n'ont pas réussi, ont été tentés en vue de la conservation de ce précieux légume si utile à l'alimentation publique; ce nouvel essai peut également être tenté sans trop de frais, car la *tannée* est presque sans valeur. S'il réussit, et rien ne prouve le contraire, le cultivateur de Fontenay aura rendu un immense service à l'agriculture.

Destruction des limaces

Voici, dit le *XIXe Siècle*, un moyen bien simple de détruire les limaces :

La température est très-douce cette année et les limaces commencent à se montrer et à dévorer les plantes printanières dont les pousses sortent à peine de terre. C'est un fléau pour les amateurs de jardins, d'autant plus que ces mollusques s'attaquent de préférence aux plus belles espèces, telles que les pyrèthes, les delphinium vivaces, les zinnias, etc., dont ils mangent si bien les feuilles, que certaines variétés périssent avant d'avoir pu donner des fleurs.

J'avais remarqué que des choux, plantés dans mon jardin pour y passer l'hiver, servaient d'abri à une quantité énorme de limaces et que je pourrais les détruire facilement. En effet, je me procurai des feuilles de choux et j'en plaçai quatre ou cinq, l'une sur l'autre, dans chaque corbeille de mon jardin, et tous les matins je les lève et je trouve sous chaque feuille une quantité de limaces que je m'empresse d'écraser sur-le-champ. — J'emploie ce moyen depuis quelques jours, et j'ai détruit ainsi plus de mille limaces. C'est un procédé peu coûteux, facile à employer, et qui n'a d'autre inconvénient que salir un peu les mains.

Si on a des volailles, il vaut mieux ramasser les limaces au lieu de les écraser. Les poules en feront un excellent déjeuner. On peut également les amener à venir elles-mêmes les enlever sur les feuilles de choux : ce serait plus économique.

Un cheval couronné; moyen pour le guérir

Chacun sait qu'un cheval couronné a perdu beaucoup de sa valeur, surtout si la couronne, comme cela arrive souvent, laisse des traces visibles. Pour éviter cet inconvénient, lorsque le cheval vient d'éprouver cet accident, reconduisez-le au pas jusqu'à l'écurie. Jetez des seaux d'eau froide sur la blessure pour la nettoyer parfaitement, sans l'irriter par aucune friction; essuyez ensuite avec un linge très-doux et mettez sur la blessure une couche d'environ un travers de doigt d'épaisseur de coton bien cardé; fixez le coton par une large bande de flanelle (et non de toile), recouvrez le tout d'une genouillère de peau, afin de prévenir les coups, mais sans la serrer trop.

Laissez repo-er le cheval pendant trois ou quatre jours sans toucher l'appareil. Levez alors la genouillère et le bandage; enlevez ensuite, mais délicatement, le coton autour de la plaie sans toucher la croûte qui se sera formée; promenez le cheval au pas, afin que la croûte ne se rompe pas; puis mettez une nouvelle couche de coton, sans enlever celui qui est adhérent à la croûte; remettez le bandage et la genouillère. En douze ou treize jours, la croûte tombe, et l'on voit dessous une peau nouvelle recouverte de poils, sans aucun changement, même dans la couleur. — *Le bon Sens de la Savoie*.

Petite Chronique

Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.—La réunion de ce Conseil a eu lieu à Montréal le 3 juin courant. Les pétitions présentées par diverses sociétés d'agriculture, au sujet des concours pour les fermes les mieux tenues, ont été à peu près les seules questions soumises à l'attention des membres.

Il a été résolu que la prochaine assemblée régulière du Conseil aura lieu le premier mercredi d'octobre, mais que le Conseil s'assemblera pendant l'Exposition des le premier jour et chaque fois qu'il sera nécessaire pendant la dite exposition.

Une fromagerie à l'Assomption.—Nous avons appris avec plaisir qu'une fromagerie est actuellement en pleine opération dans le beau village de l'Assomption. Les élèves de l'école d'agriculture de cette localité auront, paraît-il, l'avantage de prendre connaissance du mode employé pour la fabrication du fromage. C'est un grand avantage accordé aux élèves, qui, nous l'espérons, sauront en profiter.

Dans un grand nombre de comités l'on voit surgir des manufactures de toutes espèces. Il n'y aurait pour ainsi dire que celui de Kamouraska qui demeurât inactif sous ce rapport. Pendant quelque temps, nous avons eu l'espoir de voir s'établir l'exploitation de la sardine, sur un haut pied, les arrangements préliminaires étaient même faits; mais, par une fatale erreur, il s'est trouvé que ce que nous appelions pendant des années de la sardine, n'en était réellement pas et le projet a été abandonné.

RECETTES

Recette pour obtenir de belles fraises

Une utile suggestion à ceux qui ont un carré de fraise dans leur jardin. Un horticulteur affirme que si vous voulez doubler la grosseur et la quantité du fruit, vous n'avez qu'à détrempier un quarteron d'ammoniac et la même quantité de salpêtre dans deux quarts d'eau de pluie, et à arroser la plante avec cette préparation, chaque soir, tout le temps que les fraisiers sont en fleurs.

Méthode pour coller les papiers peints et détruire en même temps les punaises

Lorsque les murs ne sont pas unis, on les gratte d'abord, soit avec un outil, soit au moyen d'une pierre de grès; on prend ensuite, pour une chambre de dix pieds de hauteur sur quinze pieds de largeur, une livre de colle que l'on humecte légèrement. Une heure après, on la met devant le feu avec trois chopines d'eau, on y joint huit onces de térébenthine (la résine et non l'essence), et on la laisse cuire pendant une demi-heure, en la remuant continuellement. Lorsque la térébenthine est entièrement dissoute, on enduit les murs de deux ou trois couches de cette colle à chaud; on prend ensuite, pour coller le papier, de la colle de farine dans laquelle on fait encore dissoudre au feu de la térébenthine, dans la proportion de 5 ou 6 onces par livre de colle, ayant toujours soin de bien la remuer, sans quoi la térébenthine tacherait le papier; si elle n'était pas bien dissoute dans la colle. Cette manière a le grand avantage de détruire les punaises qui se trouvent dans beaucoup d'appartements, lesquels sont recouverts par les premières couches dont on enduit d'abord les murs.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, avril, 1873.

L'ESCOMTE AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 15 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE,

Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.